

sa vie, la fécondité à ses œuvres, hélas ! il la condamne à la complicité de ses hontes et de ses dégratations. Cette imagination qui a des ailes pour voler vers l'invisible ; cette imagination de jeune homme qui devait, comme un miroir, réfléchir en les embellissant les faces rayonnantes et pures de la création ; je me trompe, qui devait, pareille au prisme, décomposer et recomposer la lumière de la vérité pour la faire briller de toutes ses couleurs, et dans tout l'éclat de sa beauté : cette imagination qui devait le soulever du monde de la réalité vers les splendides régions de l'idéal : cette imagination, il l'abat avec lui-même dans les basses régions de la vie où le vice le retient et le fait captif ; il arrête les essors sublimes qui la font voler vers les choses de l'esprit, et il l'emprisonne dans la matière ; il l'envoie comme le hibou solitaire voltiger à travers les lieux obscurs, pour lui rapporter les images dont sa vie se repait, et il la force à trainer dans la boue humaine ces ailes d'ange qui lui avaient été données pour planer dans les cieux. Un jour, s'il cherche la gloire dans les chemins fleuris de la littérature et de la poésie ; ah ! je sais bien ce qu'il fera ; il se précipitera comme un furieux jusqu'au plus profond de la fange terrestre ; il essaiera de faire passer dans des œuvres immondes tous les rêves abominables qui ont souillé son imagination de quinze ans, il pouvait être un illuminateur des intelligences, il sera un corrupteur des âmes.

Hélas ! et cette intelligence elle-même que va-t-elle devenir dans un enfant livré à la tyrannie de sa chair ? Elle aussi elle va ravalier son vol, et peut-être recevoir de ces voluptés précoces qui déconcertent la nature un coup qui la blessera pour toujours. Cette noble faculté qui habite le plus haut sommet de notre vie naturelle, et qui de ces cimes lumineuses et sérénines voit en nous de plus loin le monde de la matière ; cette faculté en quelque sorte céleste qui respire la vérité comme la poitrine Pair, qui se tourne d'elle-même du côté du Ciel et de Dieu comme une plante vers le soleil, l'intelligence sera forcée de descendre dans la chair et de conspirer avec le sens contre cette volonté qu'elle ne devait que servir en la guidant dans sa route, et en éclairant dans l'homme son gouvernement souverain.

LE PERE FÉLIX.

Exercices pour les Élèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

A UNE JEUNE FILLE

" Précieux souvenir si vous êtes fidèle !
Tel est le mot touchant que ce jour me rappelle,
J'avais douze ans à peine ; admis dans le saint lieu,
Je venais, comme vous, d'offrir mon cœur à Dieu,
Un prêtre, un bon vieillard qui chérissait l'enfance,
A ma naïve ardeur donna pour récompense,
Outre un long chapelet d'ébène et de cristal,
L'image de l'autel où dort l'agneau pascal ;
Eh bien ! cet heureux jour n'a pas cessé de vivre ;
Dans les feuillets jaunis d'un vénérable livre
J'en ai gardé l'image, et quand parfois mes yeux
Rencontrent en courant le vélin tout poudreux,
Je crois le cœur rempli d'une fraîcheur nouvelle,
Voir de mon beau printemps passer une hirondelle,
Le grand jour qui pour moi ne s'est pas effacé
Ressuscitant pour vous aux rives du passé ;
Oui, comme un vieil ami, vous le verrez encore,
Il viendra sur le soir vous parler de l'aurore,
Semblable au chérubin dont l'aile en frémissant
Porte une âme sans tache aux pieds du Tout-Puissant ;
Vous sentirez frémir la blanche mousseline
Qui couvrirait de ses plis votre tête enfantine,
Et votre âme entendra de célestes accents
Unir leur mélodie aux parfums de l'encens.

ADOLPHE DE PURUSQUE.

Sujet de Composition.

LES SOUFFRANCES D'UN MISSIONNAIRE. (1)

Le bon M. Goiffon revenait d'un voyage qu'il avait fait à St. Paul, pour l'avantage de sa chère mission. C'était sur la fin du mois d'octobre.

(1) Nous empruntons aux Rapports des Missions du diocèse de Montréal pour 1860, ce touchant récit, modèle de narration et de style épistolaire.

Pressé du désir de se revoir au milieu de son cher troupeau et de lui procurer le bonheur d'avoir la Ste. Messe le dimanche suivant, 28, il voulut dans ce dessein devancer sa petite caravane ; il prit donc le devant un vendredi matin, 26 octobre.

Après avoir marché un long bout, la pluie commença à tomber ; elle était froide et mêlée de neige ! saisi de froid, il s'arrêta, fit du feu et songea même à retourner sur ses pas, lorsque dans le courant de la journée le temps se mit au beau et parut se radoucir. Le soir du même jour il campait avec quelques hommes qui lui suggérèrent de rester avec eux ; mais le samedi de grand matin il voulut poursuivre sa route, malgré la neige et un vent impétueux qui le glacèrent bientôt. Plusieurs fois durant ce jour, il essaya de descendre de cheval pour se réchauffer, mais il ne pouvait que difficilement se tenir sur ses jambes, probablement atteintes du froil. Le soir, à la tombée de la nuit, malgré le désir qu'il avait de continuer son chemin, il se vit obligé de s'arrêter ; la poudrière l'incommodait fortement et son cheval ne pouvait presque plus marcher. Il s'arrêta donc ignorant qu'il choisissait un marais pour s'y reposer ; car la neige était tombée en si grande abondance qu'il lui semblait que l'humidité qu'il sentait sous lui ne pouvait venir d'ailleurs que de la neige fondue par la chaleur de son corps. Son cheval, peut-être un peu trop habitué aux soins domestiques, et aussi harassé de fatigue, ne fit pas un seul pas pour chercher quelques brins de foin. Il demeura debout et mourut à peu près dans la même attitude, dans la nuit du dimanche au lundi probablement.

En attendant quelques secours de la Divine Providence, M. Goiffon s'était creusé, dans la neige déjà un peu gelée, un trou assez profond dans lequel il se blottit pour la nuit, recouvert seulement d'une peau de balle qu'il avait arrangée de manière à ne point laisser pénétrer le vent glacial dans cette triste habitation.

Le dimanche matin venu, il voulut se découvrir et se mouvoir un peu, mais il s'aperçut alors que ses pieds ne pouvaient plus le suivre, ils étaient gelés. Il commença dès lors à calculer un peu sur le danger où il se trouvait et qu'il appréhendait plus que jamais. Il avait avec lui quelques vivres, à peu près pour faire un bon repas ; il en prit très économiquement jusqu'au mardi. Durant tout ce temps, il se sentait peu à peu faiblir, et le mardi soir, dans l'excès de la peine et de la faiblesse, il lui sembla qu'il allait mourir, la vie lui échappait, et il éprouvait de vives douleurs dans tout son corps. Enfin, dans la nuit, voyant qu'il prenait un peu de mieux, il se décida à chercher sa vie sur le cadavre même de son cheval ; il essaya à l'aide d'un petit couteau, de couper un morceau de viande sur une partie exposée au vent glacial ; mais son couteau ne l'aidait que difficilement ; il revint sur une épaule plus abritée et encore molle, il réussit à en couper un morceau pesant, d'après ses indications, environ vingt livres. D'abord, il lui répugnait extrêmement de manger cette viande ; il avait encore un peu de beurre, il en mit sur le premier morceau qu'il mangea et il lui parut délicieux. Dans la journée du mercredi, il en mangea encore et avec beaucoup d'appétit, tellement que le jeudi matin il ne lui en restait presque plus. Il se proposait de retourner encore à la boucherie, mais il lui coûtait pourtant de le faire, car enfin dans son tron comme il l'était, et n'ayant que son haleine pour se réchauffer, toutes les fois qu'il voulait se découvrir, soit pour voir le temps, soit pour s'assurer s'il ne verrait venir personne, le vent glacial raidissait ses habits et il avait ensuite beaucoup de peine à se réchauffer et à assouplir ses vêtements.

Dans la journée de mercredi, il lui vint en pensée qu'il ne mourrait point dans cette triste position ; cette pensée du ciel sembla lui redonner la vie ; aussi, plein de confiance dans la Providence particulière aux Missionnaires, il fit une promesse à Dieu et commanda aussitôt, avec un accent d'autorité qu'il puisait dans sa confiance même, il commanda à son bon ange gardien d'aller lui chercher quelqu'un et de ne revenir qu'avec du secours. Après cet acte il attendait sans le moindre doute le secours qu'il avait demandé, et croyait fermement que dans peu il serait retiré du lieu de misère où il gisait.

Le jeudi parut enfin ; dans la matinée, comme il avait crié toute la nuit, rêvant sans cesse qu'il passait quelqu'un près de lui, il se mit à crier encore, et avec une voix si forte qu'il en était étonné lui-même. En criant ainsi il aperçut au loin deux bêtes à cornes, que conduisait un homme ; il lui semblait qu'on le fuyait au lieu d'aller à lui, aussi se prit-il à crier encore plus fort. Cet homme aîné que ceux qui l'accompagnaient finirent enfin par l'entendre, mais ils croyaient entendre un loup. Ils coururent immédiatement pour s'assurer du fait. Ils trouvèrent donc le bon M. Goiffon. Ils s'empressèrent de le placer sur un wagon, où ils avaient disposé quelques couvertures pour l'y mettre. Là ils lui arrachèrent ses souliers et ses habits et le réchauffèrent ensuite avec une tasse de café, seul soutien qu'ils avaient et pour eux et pour l'infortuné Mis-